

L'ABEILLE

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publions cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les enseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires et se répandra dans toutes les sections, tant dans les Etats-Unis que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

Une occasion sera donc exceptionnelle elle ne s'offre qu'une fois par an pour les annonceurs tenant à adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Les récoltes et le commerce de transit de la Nouvelle-Orléans.

Nous recevions, hier, du Département de l'Agriculture de Washington un tableau, bien intéressant quoiqu'assez triste, des récoltes de cette année, chez les nations qui tiennent le rang quelconque dans le monde de la production agricole.

Il est, en effet, assez triste, ce tableau, malgré le vif intérêt qu'il nous inspire et l'heureuse perspective qu'il ouvre devant nous pour l'année 1897-98.

Presque partout les récoltes ont faibli, par suite de l'excès de chaleur ou de l'excès de humidité; puis de pluies consécutives et, parfois, torrentielles. Plusieurs contrées habituées à l'exportation de leurs productions se trouvent obligées de demander à l'importation une partie des denrées nécessaires à l'alimentation de leurs populations.

Plus d'une demande a déjà été faite et c'est naturellement aux Etats-Unis qu'elles s'adressent et adresseront encore davantage, sur quelques semaines, pour subvenir à leurs besoins. L'ouest, le sud-ouest, n'a-t-il pas la réputation, bien méritée sans doute, de grenier du monde?

Que nous devons bénéficier de la situation, cela ne fait aucun doute; mais n'en profitons-nous pas cent fois plus, si nous avions eu, jusqu'ici, tirer parti de nos avantages naturels, nos 17,000 milles de voies navigables qui vont pénétrer jusque dans les régions les plus productives de l'Union? Comment avec ces cours d'eau, par notre profond et vaste Mississippi, avec le Pontchartrain que nous avons derrière nous, avec l'océan qui est devant nous, nous ne sommes parvenus à conquérir le monopole de tous les transports de l'ouest? Notre fleuve n'est-il pas une voie plus large, la plus facile, la plus sûre, la moins coûteuse de toutes?

Malheureusement, nous sommes restés en dehors du mouvement, dans un lamentable "stagnation", faisant peser sur tous

les navires qui nous arrivaient, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, des droits écrasants; et cela, malgré les protestations des gens intelligents qui demandaient à grands cris que l'on transformât la Nouvelle-Orléans en port franc.

La lourde faute que nous avons commise, nous l'avons enfin; nous cherchons à remédier au mal. A la bonne heure; mais n'est-il pas mieux valu ouvrir plus tôt nos yeux à la lumière et, plus tôt, nous rendre à la raison? Nous serions, à l'heure qu'il est, les maîtres absolus de ce commerce et notre port serait le premier et le plus riche de l'Union.

LE BAL.

Ce bruit qui m'éveilla tantôt, me fit sauter du lit vers la croisée, avec l'incertitude de ce que ça peut-être. Et je m'aperçus que c'est un bal, un beau bal donné par dame Provence, cette bonne vieille qui aime tant à voir s'amuser les petits.

Maintenant, je comprends, je comprends très bien pourquoi l'autre matin, en plein avril de violettes, il est tombé de la neige, Dieu oui, de la neige blanche. Dame Provence envoyait ses invitations sur ces jolis flocons qui se sont éparpillés un peu partout, comme des billes satinées.

Moi, qui n'en ai pas reçu, je regarde de derrière ma vitre, comme un pauvre...

Un beau bal, je vous jure. C'est le mistral qui fait danser. Celui-là, on s'est longtemps demandé si on l'inviterait, parce que c'est un mal élevé qui ne sait pas s'amuser sans faire de bêtises. Et dame Provence était un peu inquiète...

Elle a aussi prié le bon Dieu de lui prêter ses étoiles. Elles sont toutes allumées, épiquant leur étincelle sur le velours bleu sombre du ciel. Ils sont un peu haut, ces lustres. Comme ça, les danseurs maladroits ne s'y cogneront pas la tête, et on ne verra pas de bagues couler sur des robes de gaze.

Et tout danse, tout se élève, dans cette plaine élargie jusqu'aux Alpes. Là-bas, dans le fond, celles-ci ont l'air de mamans aux épaules maigres qui regardent sauter leurs demoiselles. Les arbres s'enlacent, faisant claquer les castagnettes de leurs branches. Le boulean se penche vers le tréne...

Par là-dessus, les pins — en valets bien stylés. — balancent lentement leurs éventails. Et les brises qui passent, allant en courbe, chargées par les amoureaux de baisers et de commissions, s'arrêtent; s'oublent à gaminer, s'attardent comme de simples petits mitrons.

Le bal fini, chacun rentre chez soi. Mais, étonnés, les invités de dame Provence s'amuse comme des pollasons. Les voilà qui décrochent les enseignes, emportent les linges que les vieilles femmes ont mis à sécher sur les toits, et vont faire: hou! hou! dans le tuyau des cheminées, dans les corridors des mas isolés, pour effrayer les grand-mères et les petits enfants.

Puis, les choses s'endorment, peu à peu, assoupies, dans les horizons silencieux. De ci, de là, un regain de danse, un regret de la fête finie, remue encore l'ombre d'un court frisson — comme vous sautez-toutte seule, mademoiselle, quand, rentrée en la tièdeur de votre chambre bleue, vous dégrafez votre sortie de bal, au souvenir d'un refrain de valse qui vous a bercée tout le soir, et qui persiste à trotter dans votre jolie tête, rythmé par les frémissements alertes de vos coquets souliers de satin.

Il y a seulement par terre des morceaux de branches cassées, des agonies de feuilles déjà flétries, abandonnées, comme des rubans perdus. Et dame Provence, qui est très économe, se dépêche vite d'éteindre les étoiles...

LES ENVOYES DU ROI D'ITALIE.

M. Félix Faure à son voyage récent dans les Alpes a été de la part du roi Humbert, l'objet d'un procédé fort courtois.

Le roi d'Italie a envoyé à Modane le général Ponzani de San Martino et plusieurs officiers de sa maison auprès du président de la République française.

Sur le quai de la gare, pour recevoir l'envoyé du roi d'Italie, se trouvent le colonel Ménétrez, de la Maison militaire de l'Élysée, représentant le Président de la République, et le colonel Thévenet, officier d'ordonnance du général Billot, représentant le Ministre de la Guerre.

La nouvelle de l'arrivée du général San-Martino avait attiré aux bords de la gare de Modane une foule considérable.

Le général inférieure est envahi par quelques curieux qui sont vite refoulés par les agents; au buffet c'est la même chose: on va, on vient, les employés de la gare pressent les voyageurs retardataires. Rien n'est plus curieux que d'entendre sur la terre de France ces appels: "Les voyageurs pour la France et la Suisse, les voyageurs pour l'Italie, en voiture!"

Le général Hagron reçoit les officiers sur le seuil de la porte et il introduit aussitôt le général San-Martino auprès du Président de la République; celui-ci est en redingote, la rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière.

Le général San-Martino exprime les compliments dont il est chargé le roi Humbert, et un entretien très cordial s'engage pendant un quart d'heure environ. Cet entretien a lieu dans une salle du rez-de-chaussée, à l'ameublement sans doute un peu sommaire, mais cependant la plus confortable de l'immeuble.

Le colonel Ménétrez remercie le général, puis l'accompagne au landau qui stationne devant la gare.

La foule applaudit, tandis que la musique du 158e de ligne fait entendre la Marche royale. Le général San-Martino passe alors devant le front des troupes, qui forment le carré et présentent les armes. Il s'arrête devant le drapeau et le salue crânement, aux applaudissements des assistants; puis, après avoir adressé quelques mots de félicitation au colonel Michel, qui commande la compagnie de service du 158e de ligne, le général San-Martino monte en landau, ayant à sa droite le colonel Ménétrez, Le

comte Greppi se place en face, à côté du colonel Thévenet.

Le landau, attelé de deux chevaux d'artillerie, part à ce moment à toute allure vers Termignon; il est escorté d'un peloton de dragons.

A 6 heures précises, le général San-Martino arrive à Termignon. Il est en grand uniforme, ainsi que le colonel Greppi et tous deux sont couverts de poussière. Un détachement du 23e alpin avec le drapeau rend les honneurs. Les clairons sonnent aux champs et la musique joue l'Hymne italien.

Mais les officiers italiens manifestent le désir de se nettoyer un peu avant d'être reçus par le chef de l'Etat. Ils sont conduits un peu plus loin devant un immeuble pavés aux couleurs italiennes et françaises, où des appartements leur ont été préparés.

Les officiers italiens ne restent que quelques instants dans leurs chambres. L'uniforme débarrassé de la poussière ramassée sur la route de Modane à Termignon, ils redescendent à pied jusqu'à la maison du Président de la République. De nouveaux honneurs qui sont réservés aux envoyés extraordinaires des puissances sont rendus.

Le général San-Martino et le colonel Greppi saluent le drapeau et les officiers des chasseurs. De leur côté, les curieux, en assez grand nombre pour le village si peu important de Termignon, se découvrent sur leur passage.

La Réception.

Le général Hagron reçoit les officiers sur le seuil de la porte et il introduit aussitôt le général San-Martino auprès du Président de la République; celui-ci est en redingote, la rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière.

Le général San-Martino exprime les compliments dont il est chargé le roi Humbert, et un entretien très cordial s'engage pendant un quart d'heure environ. Cet entretien a lieu dans une salle du rez-de-chaussée, à l'ameublement sans doute un peu sommaire, mais cependant la plus confortable de l'immeuble.

Le colonel Ménétrez remercie le général, puis l'accompagne au landau qui stationne devant la gare.

La foule applaudit, tandis que la musique du 158e de ligne fait entendre la Marche royale. Le général San-Martino passe alors devant le front des troupes, qui forment le carré et présentent les armes. Il s'arrête devant le drapeau et le salue crânement, aux applaudissements des assistants; puis, après avoir adressé quelques mots de félicitation au colonel Michel, qui commande la compagnie de service du 158e de ligne, le général San-Martino monte en landau, ayant à sa droite le colonel Ménétrez, Le

une demi-heure encore dans la rue principale de Termignon, causant avec les officiers français, écoutant la fanfare des chasseurs.

Un feu d'artifice a été tiré à leur intention.

A dix heures, les envoyés du roi Humbert sont remontés en voiture pour rentrer à Modane, d'où ils sont partis dans la nuit pour l'Italie.

CONSOMMATION DU TABAC EN FRANCE.

Malgré la croisade entreprise par la Société contre l'abus du tabac, la consommation du tabac va sans cesse croissant. Durant l'année 1896, la vente du tabac avait procuré au Trésor l'énorme somme de 393 millions, supérieure de 13 millions aux prévisions budgétaires.

L'année 1897 donnera des produits au moins égaux. Déjà, pour les six premiers mois écoulés, les produits dépassent les prévisions de 8 millions et demi. Le développement de la consommation est tel qu'on se trouve obligé d'augmenter l'importance de certaines fabrications. On met en œuvre, cette année, deux millions de kilogrammes de matières de plus que l'année dernière.

La direction des manufactures de l'Etat, qui ne disposait plus que de 850,000 francs pour acheter de nouveaux approvisionnements, a obtenu des Chambres, avant leur départ, un supplément de 1,200,000 francs qui va être employé intégralement, ce mois-ci, en acquisitions de tabacs de Java et de Sumatra. Ces tabacs arrivent, chaque année en juillet sur les marchés d'Amsterdam et de Rotterdam, et l'Administration française a donné ordre d'en acheter 270,000 kilos.

L'ACTIVITE NATIONALE.

Quand le bâtiment va, tout va bien, dit-on. Or, le bâtiment va très bien, si l'on en croit la statistique très savamment faite par le Bulletin de l'Office du travail, l'organe officiel du ministère du Commerce.

En effet, c'est ce genre d'industrie qui cette année présente le plus haut le meilleur résultat.

Vient en ensuite par rang de prospérité l'industrie des cuirs et peaux, ce qui est tout à fait remarquable, du bois et de la métallurgie.

Par contre, on signale un ralentissement d'activité dans l'industrie de la chaussure sans doute à cause du développement d'exportations à moins que plus modérés qu'autrefois nous marchions moins facilement que nos pères.

Encore les rayons Röntgen.

Après les fraudes de douane et d'excise, les falsificateurs de denrées alimentaires n'ont qu'à bien se tenir. On vient de faire une série d'expériences qui leur enlèveront toute velléité de servir des féves pour du café torréié, du ciment pour du poivre, etc.

Un mélange de café photographié au moyen des mystérieux rayons X a parfaitement fait distinguer les grains de café naturel des ingrédients similaires qu'on y avait ajoutés. Une autre expérience a démontré que le thé vierge se facilement reconnaissable du thé déjà infusé, séché et reconstitué.

On est même arrivé à examiner le contenu des amandes. Pour trouver une éphippie, il suffira désormais de braquer sur le sac d'amandes un appareil radiographique.

ENCORE LES RAYONS RÖNTGEN.

Après les fraudes de douane et d'excise, les falsificateurs de denrées alimentaires n'ont qu'à bien se tenir. On vient de faire une série d'expériences qui leur enlèveront toute velléité de servir des féves pour du café torréié, du ciment pour du poivre, etc.

Un mélange de café photographié au moyen des mystérieux rayons X a parfaitement fait distinguer les grains de café naturel des ingrédients similaires qu'on y avait ajoutés. Une autre expérience a démontré que le thé vierge se facilement reconnaissable du thé déjà infusé, séché et reconstitué.

On est même arrivé à examiner le contenu des amandes. Pour trouver une éphippie, il suffira désormais de braquer sur le sac d'amandes un appareil radiographique.

L'EXPOSITION DE 1900.

Le gouvernement anglais s'occupe de l'organiser la participation de la Grande-Bretagne et de ses colonies à l'Exposition de 1900 et sera prochainement en mesure de constituer une Commission pour les représenter auprès du commissariat général.

C'est à sir Charles Dilke que le gouvernement britannique se propose de confier les fonctions de commissaire général.

Toutefois, le gouvernement anglais ne prendra aucune nouvelle décision avant de connaître l'étendue exacte des dépenses qui seront attribuées aux exposants anglais.

Ces espaces n'ont pu encore être rigoureusement déterminés, tant à cause des réclamations des commissaires étrangers qui demandent des espaces plus considérables que ceux dont il est possible de disposer, que du doute qui subsiste encore sur la participation de certaines colonies britanniques.

Mais M. Picard s'occupe en ce moment de mettre la dernière main au travail de préparation définitive des espaces qui seront attribués aux divers sections étrangères.

D'autre part, la Chambre des communes, au cours de la séance d'hier matin, M. Curzon a exprimé l'espoir que les difficultés relatives aux emplacements de la section anglaise à l'Exposition de 1900 soient bientôt arrangées et que la Commission royale pourra être nommée à l'instant.

NOUVEAUX BILLET DE BANQUE.

Le gouvernement hongrois vient d'autoriser la Banque d'Etat de Budapest à graver sur des billets de mille florins le portrait des principales actrices et chanteuses les plus renommées de la Hongrie.

C'est sur l'initiative de l'empereur actuel de la Hongrie, qui a une prédilection pour ce genre de gravures. Elle a été mise à l'exécution par le ministre des Finances, le comte Tisza.

Il y a eu, à l'occasion de ces billets, une certaine discussion sur la question de savoir si l'on devait représenter des artistes hongrois ou étrangers. Le comte Tisza a décidé en faveur des artistes hongrois.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

En cour d'assises. — Accuse, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense? — Non, mon président; faites pour moi comme si j'étais pour vous!

Puis, comme se parlant à soi-même: — Il m'aime, oui, il m'aime; il m'a dit; je ne saurais douter de sa parole! Et pourtant, comment cet amour a-t-il été abîmé? Comme il s'est fallu de peu pour que son cœur me demeurât fermé.

mon bonheur m'effraye. — Ce sont de vaines terreurs, il faut les conjurer. Et maintenant, ne voulez-vous pas venir chez Mme Lachessaye? Elle sera si heureuse de vous voir.

— Obi, oui, allons vers celle que j'aime déjà comme une seconde mère.

Faustine regarda Diane avec plus d'expansive cordialité qu'elle n'en avait témoigné aux Saint-Albin.

Elle embrassa la jeune fille avec tendresse et la faisant asséoir auprès d'elle: — Ainsi donc, vous aimez mon fils? demanda-t-elle.

— Si je l'aime! s'écria Diane, et ses yeux se remplirent de larmes; pour moi, Gaston est l'incarnation même de la beauté, d'un génie, de la noblesse d'âme. Oh! ajouta-t-elle avec exaltation, je n'ai peur que d'une chose, de ne pas être à sa hauteur.

consacré par la sanction de nos parents; il illumine ma vie entière.

Il me semble que c'est d'hier seulement que je commence à vivre. Et pourtant, sur le rayon d'azur de mon horizon un point noir jette une ombre qui en obscurcit l'éclat.

Ce n'est que dans un an que j'aurai la joie de vous avoir pour moi tout entier.

Diane jeta un regard interrogateur, presque de reproche, sur Mme de Lachessaye.

— Oui, dit Faustine avec gravité, c'est moi qui ai exigé ce retard à votre mariage.

Il fit une pause, puis avec un sourire: — Et qui sait? peut-être parviendrais-je à réduire de moitié cette année d'attente!

Si dans six mois j'ai de l'avancement? Si je parviens d'ici là à me créer une position?

— Il n'est pas défendu d'espérer, fit avec un sourire Faustine; toutefois, cela ne me paraît guère possible.

— Rien n'est impossible quand on aime! répliqua avec feu Gaston.

Il tira un écorin de sa poche, l'ouvrit, et le présentait à Diane: — En attendant, dit-il, me permettez-vous de vous offrir cette bague pour sceller nos fiançailles.

ment, avec toutes les forces, toute l'impétuosité d'une âme jeune et naturellement vibrante.

La gracieuse et pure image de Mathilde flottait incessamment devant son esprit ébloui.

En vain s'efforçait-il par le travail de bannir ce troublant souvenir.

Il dut se reconnaître impuissant à se soustraire à cette étrange obsession.

De multiples occupations absorbèrent tout son temps. Ses matinées étaient prises par ses nombreuses leçons.

re appel à tout son courage pour ne pas perdre patience.

La troupe d'acteurs à la solde du prince roumain, composée d'Italiens et de Provençaux, avait certes d'indiscutables qualités.

Tous possédaient des voix superbes, des timbres remarquables.

Mais leur éducation musicale présentait de déplorables lacunes.

Aucun d'eux n'avait idée de la diction ni du jeu scénique; il fallait corriger des vices de prononciation, leur enseigner à articuler leurs phrases, leur apprendre à murer et à se mouvoir, en un mot leur retienne leurs rôles.

Et ce n'était rien encore, à chaque instant Charles se heurtait à des caprices et à des prétentions incroyables.

La "prima donna", une belle et robuste Napolitaine, chargée du rôle d'Atala, demandait à être habillée en reine orientale, le costume italien, composé par le premier dessinateur de Paris, lui paraissant par trop simple et manquant d'éclat.

Cette chanteuse, d'ailleurs, avait la dou d'exaspérer les nerfs de Charles Mourelles.

A continuer.

Les Murs de Jérusalem, la Conquête de Constantinople, les Travaux de la Tour de Babel, les Travaux de la Tour de Babel, les Travaux de la Tour de Babel, les Travaux de la Tour de Babel.